

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 46, numéro 4, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103997ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103997ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1979). Pages de Journal. *Assurances*, 46(4), 76–86.
<https://doi.org/10.7202/1103997ar>

Supplément

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société royale
du Canada

1976

Avril 1976



En France, nous n'avons pas de pétrole, mais nous avons des idées. C'est le thème d'une annonce qui passe régulièrement à la télévision française. Appelez-nous, ajoutez-on, et nous vous dirons quoi faire pour économiser l'énergie.

L'invitation est valable, comme aussi la forme qu'on lui donne.



J'ai noté précédemment qu'en Suisse, j'avais pu constater comme on était inquiet de la situation en Italie. La semaine dernière, Jean-François Revel intitulait son article hebdomadaire dans *l'Express*: *Le cancer italien*. Voici comment il voit la situation:

« Sait-on, par exemple, hors d'Italie, que les impôts directs sur les revenus de l'année 1974 et déclarés au début de 1975 n'ont pas encore été mis en recouvrement, à l'heure qu'il est ? Renonçant à secouer la torpeur de ses fonctionnaires des Finances, le gouvernement a fait appel au bon cœur des contribuables, afin qu'ils joignent spontanément leur règlement de 1975 à leur déclaration de 1976. Pour remettre l'Administration en ordre et en marche, les communistes devraient user de méthodes autoritaires qui exposerait leur popularité à une rude épreuve.

« Sur le plan économique, il en va de même. La racine du mal, c'est que la société italienne consomme plus qu'elle ne produit et s'endette à l'étranger pour combler l'écart. Même si l'on introduit plus de justice dans la répartition du pouvoir d'achat, l'assainissement de l'économie nationale n'en imposerait pas moins l'austérité. Et celle-ci ne frapperait pas seulement les anciens bénéficiaires de l'injustice, mais aussi la masse des travailleurs, surtout ceux des classes moyennes. Car, sans les dollars et les marks empruntés à l'extérieur, il sera impossible de continuer à importer l'énergie et les produits agricoles grâce auxquels les Italiens vivent encore aujourd'hui dans la « société de consommation ». Et si l'on continue à emprunter, en supposant qu'on le puisse, c'est-à-dire à financer l'augmentation des salaires par des dettes et non par l'augmentation de la production, l'inflation et le chômage continueront aussi ».

Il y a quelque temps, le recteur Lacoste recevait Jean-François Revel quand il est venu à Montréal assister au lancement de son livre.

La Tentation Totalitaire. C'était un autre exemple de collaboration entre éditeurs français et canadiens. Pendant la dernière guerre, on a publié ou réédité les œuvres d'un certain nombre d'auteurs européens, tant à New-York qu'à Montréal. Georges Duhamel, par exemple, est venu toucher ses droits d'auteur peu de temps après la fin du conflit, en même temps que son cachet de \$1,000 pour la conférence qu'il a donnée sur son ami le professeur Nicole.

Ce ne fut pas long avant que l'édition ou la réédition au Canada deviennent impossibles après la guerre, face aux maisons françaises qui, en retrouvant leur sources d'approvisionnement de papier, reprirent leur place. Si le livre de Vercors, *Les Silences de la Mer*, parut d'abord à New-York, on ne le réédita pas en Amérique. Parmi les parlants français, le livre fit à l'époque le même effet-choc que *Mrs. Miniver* au cinéma anglais.

De temps à autre, on assiste maintenant à une entreprise conjointe d'édition entre Paris et Montréal. *La Tentation Totalitaire* en est un exemple. Robert Laffont aurait voulu qu'il y en eût davantage, mais il a constaté que le marché canadien était bien fermé. Il faut dire qu'au prix où se vendent les livres en ce moment, les tirages sont nécessairement limités, au Canada tout au moins.



Hier, fête de Pâques, j'ai assisté à la grand-messe à Sainte-Réparate. Messe somptueuse, où j'ai retrouvé tout le faste religieux de ma jeunesse au Gesù, avec en plus à la fin de la cérémonie le passage de l'évêque parmi la foule — et quelle foule ! Le prélat donnait sa bénédiction d'une main et tenait la crosse d'argent de l'autre. Je crois que Jacques a raison d'affirmer qu'en simplifiant et en limitant la liturgie, l'Église se rapproche de ses ouailles, mais enlève à ses cérémonies son caractère de spectacle qui a une grande importance auprès de la foule.

J'ai été étonné de voir la piété qui régnait dans la cathédrale et le nombre extraordinaire de ceux qui ont communie.

Avant de quitter l'église, je suis allé faire brûler un cierge devant la chapelle consacrée à Sainte-Réparate. Sur la peinture qui surplombe l'autel, la petite sainte est blonde comme les blés; toute menue, elle attend qu'un grand gaillard barbu et armé d'un sabre d'abordage lui fasse sauter la tête. Le bourreau n'a pas l'air bien méchant, ni décidé.

Il tient son arme un peu comme un jouet inoffensif. Et cependant, nous dit l'Église, il fit vraiment sauter la tête de l'enfant blonde, devenue de ce fait vierge, martyre et patronne de cette grande maison où l'on chante en ce moment l'*Alléluia* de Haendel, pour célébrer la résurrection de ce Dieu auquel la petite sainte a sacrifié sa vie. À l'intérieur de l'église, comme on est loin de la vieille ville, aux rues étroites, sales, mais colorées, où il est bien agréable malgré tout de venir de temps à autre pour retrouver des gens d'aujourd'hui avec leur misère, dans un cadre d'autrefois. Ces façades multicolores, ce linge qui sèche aux fenêtres et cette foule bruyante rappellent qu'il y a à peine un siècle, la ville était non de France, mais d'Italie.



Hier soir, au téléphone, Jacques me disait qu'avec une température de 75° Fahrenheit dans les cantons de l'Est, il avait bêché, semé, sarclé à Fulford, torse nu. Il avait l'air ravi de ces travaux manuels, rendus possibles à la suite de la fonte brusque des neiges accumulées durant les mois d'hiver. De son côté, Robert nous annonçait qu'avec l'aide du fermier, ses enfants avaient *fait les sucres*. J'ai hâte de goûter au sirop qui fait de si bons soufflés.

Comme il est curieux de voir ces plantes de macadam transplantées dans l'humus des Cantons de l'est . . .

Hier soir, de leur ferme, nos enfants étaient ravis de nous annoncer que le temps s'était mis au chaud pendant ce congé qu'ils passent près de la terre, dans *leurs terres*, loin de la vie agitée que les forcent d'accepter leurs occupations et leurs charges.



Avant de recevoir leur téléphone, nous avons parlé à Bernard à Caen. Il terminera sa première année d'études en juin. La ville s'est vidée à l'occasion du congé de Pâques, nous a-t-il dit. Dimanche prochain, nous déjeunerons ensemble à Paris, probablement au Cercle Interallié; puis, s'il n'a rien d'autre à faire, je l'amènerai à la Bibliothèque Nationale où je voudrais préparer mon travail de recherche pour lundi après-midi. Je vois d'ici la bonne mère sursautant devant ce programme arrêté par un vieux monsieur pour meubler les loisirs de son petit-fils, venu à Paris le rencontrer. Dans l'intervalle, nous discuterons ferme sans doute, car le petit-fils — très Parizeau — ne déteste pas

engager des conversations avec des vues bien arrêtées qu'il développe envers et contre tous. Quand ma femme est là, je me crois revenu vingt ans en arrière, alors que Jacques et elle à Paris se heurtaient amicalement à propos de tout et de rien, jusqu'au moment où je leur disais : « Pour l'amour de Dieu, cessons de discuter et admirons ces fleurs, ce ciel, ces façades harmonieuses, cette joie de vivre dans une des plus belles villes du monde. » Ils y consentaient, pour reprendre bientôt la discussion sur toute autre chose. Autrefois, j'étais ainsi, puis j'ai cessé. Je garde pour moi ce que je pense, sans chercher à convaincre les autres. Quand j'ai gardé le silence trop longtemps, je me fais dire parfois : « Ce que tu peux être ennuyeux ! », ce qui n'est pas sans fondement, je l'admets. C'est la plume entre les doigts que je retrouve le goût des mots et des idées.

20 avril

Après le déjeuner au *Rond-Point*, à Nice, Germaine et moi sommes allés nous asseoir à la terrasse qui surplombe la mer, du côté du quai des États-Unis. De là, en regardant au-delà de la rampe, on a vraiment l'impression d'être en bateau, sans les inconvénients du roulis ou du tangage. Aujourd'hui, la mer est dure, poussée par un vent d'est, venu d'Italie. Rien de bon ne peut venir d'Italie, dit-on ici quand le ciel se charge et que la pluie tombe en bruine ou en trombe. Des paquets de mer frappent les rochers au bas de la terrasse; l'eau est rejetée par des interstices creusés dans le rocher à travers les années et elle jaillit en une bien jolie trajectoire qui va s'amenuisant au fur et à mesure qu'elle s'élève.

Puis, d'un pas lent, nous revenons vers les jardins Albert 1^{er}, et à l'appartement. À la fin de l'après-midi, c'est l'heure la plus agréable quand le soleil, passant par-dessus la haie, donne aux trois pièces une gaieté que nous regretterons l'an prochain; mais peut-être trouverons-nous un autre logement aussi agréable ailleurs ? Pourquoi ne pas l'avoir acheté, nous disent nos enfants ? C'est qu'à partir d'un certain âge, on n'aime plus accepter des charges nouvelles.

Dans une quinzaine, nous retournerons au Canada, repris par nos habitudes et par ce travail dont je ne parviens pas à me séparer tant sont forts les liens qui m'y attachent. Je ne me vois pas faisant des mots croisés ou lisant le journal pour voir ce que d'autres pensent ou font. J'y viendrai un jour sans doute, mais forcé par une santé déclinante.



Nous avons été reçus un peu comme des chiens dans un jeu de quilles par le concierge de la cathédrale orthodoxe russe, à Nice. Depuis lors, nos amis Silie m'ont remis des textes qui me permettront de mieux comprendre l'Église. Dire que me plaisent cette architecture et cette décoration serait mentir sans doute, mais comme j'aimerais assister à une cérémonie, voir l'encens s'élever vers la voûte et entendre ces voix venues du balcon qui surplombe la salle. Même si l'orgue complète admirablement les chœurs, j'aime ces chants à cappella qui tirent leur chaleur de la qualité des voix et de leur harmonie.

Comme sont gentils ces amis qui cherchent par tous les moyens à nous faire aimer la ville de Nice, qui nous retient comme une habitude très chère !

81



Nice-Matin rapporte une discussion autour du problème de la natalité dans les pays occidentaux. Je regrette de n'avoir pu assister au colloque qui a eu lieu ces jours derniers à l'Université de Nice. Pessimiste, Alfred Sauvy n'hésite pas à écrire devant l'avenir de l'Occident : « L'équilibre existant ne peut durer indéfiniment; ce n'est pas une question de cinq ou dix ans, mais un jour ces peuples peuvent déferler sur l'Europe, pas forcément physiquement d'ailleurs. Je ne sais pas quelle forme peut prendre ce déferlement; personne, sans doute, ne peut le prévoir (comme personne n'avait prévu le phénomène des prises d'otages politiques), mais je reste persuadé que si l'Europe continue à refuser la vie, en refusant les enfants, le reste du monde jouera un rôle dans notre sort. »

Quelle chance a eue Jacques de travailler avec Alfred Sauvy et François Perroux à Paris et avec le professeur Mead, à Londres. Bien différent des deux premiers maîtres, M. Mead a exercé sur lui une influence non moins profonde: Sauvy démographe, Perroux économiste et Mead partisan de Keynes, qui admettait qu'on mette ses idées en doute, mais qui était un peu affolé par ce jeune *Colonial* qui ne respectait rien et surtout pas les idées admises.



Le lundi de Pâques est un congé ici comme au Canada. J'ai eu la brillante idée d'aller à Saint-Jean Cap-Ferrat pour visiter un apparte-

ment que nous occuperions en septembre. Germaine et moi nous sommes heurtés à un refus. C'est congé aujourd'hui, nous a-t-on répondu. J'ai été pris d'une rage froide que Germaine ne comprend ni ne veut admettre. C'est le droit strict de la concierge de refuser de nous montrer l'appartement, m'a-t-elle affirmé avec cette manière de jeter de l'huile sur le feu que notre bonne mère a parfois. Elle avait sans doute raison, mais elle ne comprenait pas que ce qui m'offusquait, c'était l'attitude du cerbère, dont la fonction est de louer les appartements dont on lui confie la garde; dire non, c'était refuser de remplir une fonction, de faire un travail pour lequel elle est rémunérée. C'est ce que notre chère Alice appelle la valeur — travail des Parizeau. Elle-même la pratique, mais elle s'en moque affectueusement.



Je ne voudrais pas paraître savant, alors que je ne fais que puiser dans un livre de René Léautaud et dans un exemplaire d'une revue intitulée *Archéologia*, les détails que j'apporte ici. Cela étant dit, voilà ce que je veux noter à propos de Cimiez, ville gallo-romaine. Léautaud est prudent; il admet que Goths, Francs et Visigoths, puis les déprédateurs locaux se sont donné la main pour faire disparaître presque entièrement le Cimiez de la Pax Romana. De l'époque, il reste les arènes, le temple d'Apollon sauvé parce qu'on en a fait une grange à un moment donné. Depuis, des fouilles ont permis de trouver des objets anciens, qui ont été transportés dans le musée qui abrite également un petite partie de l'œuvre de Matisse, la moins intéressante, peut-être.

Il est curieux de voir que là comme ailleurs, dans ces très vieux pays de la région méditerranéenne, on s'est efforcé de faire disparaître tout vestige d'un passé lointain. Après le passage des Barbares, souvent l'Église a élevé des monuments religieux sur les ruines d'un temple païen. À leur tour, ces ruines ont été rasées en un courant de folie collective, puis des indigènes ont ramassé pour leurs fins personnelles ce qu'ils ont trouvé sur place. Heureusement, la terre a recouvert les derniers vestiges. Il appartient aux archéologues de découvrir ce qui reste d'une époque lointaine. *Archéologia* nous dit ce qui a été fait ici, avec un long travail de creusage et de tamisage, par une équipe dont la fonction est de reconstituer ce qui a été le passé gallo-romain, au cours duquel Cimiez a été une ville-relais de Rome sur la route de la Gaule.

Cimiez, ville romaine devenue ville dortoir, alors que Nice, comptoir grec, fondé par Marseille comme relais sur la Méditerranée, résistait

à tout ou se relevait de ses ruines après chaque envahissement. De petite ville somnolente, Nice est devenue un grand centre, après des siècles au cours desquels les Anglais, puis les Russes et d'autres sont venus de plus en plus nombreux au point d'avoir leurs hôtels, leurs églises et leurs villas.



Max Gallo vient de consacrer à Nice un roman en trois tomes, sous le titre de *La Baie des Anges*. C'est l'histoire de trois jeunes hommes venus à pied du Piémont, vers la fin du XX^e siècle. Ils se mettent au travail, chacun selon ses limitations ou ses goûts propres; l'un est maçon, devient entrepreneur et s'enrichit; l'autre est domestique, a peu d'ambition et peu de succès. Quant au troisième, il est propriétaire d'un hôtel borgne et organisateur d'élections. Le récit présenterait peu d'intérêt pour nous, s'il ne nous permettait de suivre l'évolution de la ville en un siècle.

83



Hier après-midi, je suis allé revoir la tombe de Roger Martin du Gard à Cimiez, en me rappelant cet ouvrage sur les Thibaud, dans lequel il présente le père, puis les fils, l'un médecin et l'autre socialiste à tendance plus ou moins anarchiste, grand admirateur de Jaurès, qui espère que le mouvement socialiste allemand empêchera la guerre de 1914. Dans le livre de Max Gallo, Dante, fils de Vincente, fait la guerre de 1914-18 dans la marine. Après sept ans de détention en Tunisie pour insubordination, il revient à Nice, très attiré par le socialisme et, momentanément, par le communisme.

Le premier livre de Gallo est vivant; je l'aime bien, ai-je dit à la patronne de la librairie, aimable personne aux cheveux roux et au sourire agréable. Les avis sont partagés, me répond-elle. Peut-être est-ce mon caractère d'étranger qui me fait aimer cet ouvrage, même s'il est un peu biaisé. L'auteur situe l'intrigue dans la ville de Nice qui me plaît avec sa couleur, ses encombrements, sa saleté, mais aussi son atmosphère, ses fleurs, ses parcs et sa vie intellectuelle.



Alléluia, le ciel est bleu ce matin après quelques jours de grisaille.



Reçu un cable de Marie ***. Je lui avais envoyé un dépliant de la Braisière, ce petit hôtel construit comme un nid d'aigle au Peillon, face au Paillon qui, lui, descend bien sagement en ce moment vers la mer. De là-haut, on dirait un ruban d'argent sinueux.

Je crois lui avoir fait plaisir en lui rappelant qu'elle a ici des amis qui auraient souhaité sa présence à ce déjeuner de l'amitié.



Avant de rentrer à Montréal, je passerai quelques jours à Paris mais, auparavant, je veux rejoindre Robert à Montréal pour savoir ce qui s'est passé au Canada pendant mon absence.

21 avril

Je suis assez avancé dans l'étude d'Hector Fabre pour me faire une opinion. Peut-être en changerai-je ultérieurement mais, pour le moment, j'ai l'impression d'un homme affable, aimable, gentil, serviable, d'un extrovert qui se lie facilement, aime aider les gens (les Montpetit, par exemple), un peu artificiel, journaliste jusqu'au bout des ongles, très attiré par l'événement du jour. On en trouve de multiples exemples dans sa collaboration à *Paris-Canada* qu'il a fondé. Il est bien doué pour le métier qu'on lui confie, celui de *vendre* le Canada à la France et indirectement de faire connaître la France aux Canadiens. Il fait des démarches, voit des gens, imagine des collaborations, crée des mouvements divers, influence l'opinion des intellectuels. Il s'adapte très vite à la vie de Paris. Il sert les intérêts des Canadiens en les rapprochant des Français, tel Chapleau et son équipe qu'il présente à un groupe de banquiers français, au moment où l'on songe à créer le Crédit Foncier Franco-Canadien et, plus tard, quand on imagine un emprunt de la province de Québec en France.

Il contribue sûrement à créer une curiosité pour le Canada dans le milieu francophone. Par ailleurs, pendant son séjour à Paris, de 1882 à 1910, le nombre de visiteurs canadiens en France passe de deux cents à deux mille.

Hector Fabre fait des conférences, écrit des articles pour *Paris-Canada* en particulier; mais il collabore également au *Journal des Débats* et à d'autres revues.

Sa pensée va-t-elle en profondeur ? N'est-elle pas limitée à l'immédiat ? Souvent, ses articles ne sont-ils pas d'une certaine médiocrité, même si l'auteur a du style et de l'esprit ? Il me paraît traiter presque tout en journaliste qui s'intéresse surtout à l'actualité. Et puis, il ne peut pas dire tout ce qu'il pense, pris dans le carcan de son poste. Malgré tout, il est sympathique, intéressant et son influence est réelle dans le milieu où il gravite, même si elle est relativement limitée, à cause du haut-commissariat britannique dont il dépend.

Poussé par le groupe nationaliste, il fait une propagande considérable pour attirer des colons français au Canada. Il y a, dans *Paris-Canada*, de très nombreux articles vantant le pays, ses ressources et son avenir. Il y a aussi les annonces dont on trouve de nombreux exemples dans le journal. Elles vantent la province de Québec, ses terres arables qui attendent le colon.

Lorsque Edouard Montpetit est à Paris, Fabre le charge de faire des conférences. Puis, soudainement, le gouvernement français se fâche. Le sénateur Raoul Dandurand doit intervenir, et pendant longtemps, c'est la fin de la propagande destinée à faire venir au Canada des colons de France pour essayer de contrebalancer ceux d'Europe centrale.

Voilà ma première impression d'Hector Fabre. Il est fort possible que j'en change ultérieurement après une étude plus poussée des textes que je vais maintenant consulter ¹.



L'Ambassade du Canada va consacrer un livre à Fabre pour rappeler son œuvre. Elle a chargé l'historien Pierre Savard et une équipe de réunir les documents. L'attaché culturel, Gilles Duguay, m'a offert de collaborer avec le groupe. Je lui ai dit que j'étais un *lone wolf*. Et c'est vrai, je travaille bien lorsque je suis seul à réunir la documentation et à l'interpréter. Et puis, j'écris à des heures qui ne conviendraient à personne. Mais n'est-ce pas une faiblesse que cette difficulté à collaborer dans un domaine où, de plus en plus, la valeur de l'équipe se fait sentir ? Hélas ! Comme on le chantait autrefois, on est comme on est . . .

¹ Août 1976. J'évolue, mais ma première impression subsiste. Depuis, j'ai lu une lettre d'Hector Fabre à son frère Gustave, qui montre une fois de plus quelle délicatesse avait celui-ci et en quelle estime le tenait son frère cadet.

Je vois ce matin dans le journal qu'à l'avenir, un étranger ne pourra apporter en Suisse plus de vingt mille francs par trimestre, sans courir le risque d'une amende de cent mille francs, d'une peine de prison de trois mois et de la confiscation des fonds « illégalement entrés sur le territoire de la Confédération ». Très sévère, la mesure a un caractère politique, semble-t-il, mais elle est prise surtout pour endiguer le flot des liras en provenance d'Italie. Quant aux francs français, l'auteur de l'article note ceci: « L'arrivée massive de francs français varie au gré des crises sociales ou des révolutions électorales ».

86

Depuis bien longtemps, la Suisse est le refuge des capitaux qui se sentent menacés. Cette fois, pour que le gouvernement agisse ainsi, il faut qu'il sente son économie terriblement gênée par l'entrée de devises qui influe sur le taux de change et qui alourdit dangereusement l'exportation. Que l'on se réjouisse de voir en Suisse une monnaie forte est bien jusqu'au moment où le commerce extérieur est gêné, au point de devenir de plus en plus difficile, face aux autres pays à qui des devises dépréciées permettent de vendre moins cher à l'étranger.

Il y a une technique pour les capitaux ou les entreprises menacés par la nationalisation: fonder une société *holding* en Suisse qui, par le fait même, devient étrangère dans le pays. Cela ne la met pas à l'abri complètement, mais en rend la nationalisation plus difficile, à cause de son origine étrangère. Malgré le socialisme menaçant, le pays n'oserait probablement pas s'en emparer, en tenant compte des répercussions sur le plan international. Solution éphémère et bien dangereuse pour l'économie nationale, qui s'explique individuellement tout en se défendant mal sous l'angle de l'intérêt collectif.



Une monnaie trop forte facilite l'importation, ce qui n'est pas tellement bon pour les entreprises indigènes. C'est dans le sens inverse l'argument que Jacques faisait valoir au cours des deux dernières campagnes électorales dans le Québec, à ceux qui parlaient de la « piastre à Lévesque ». Ils affirmaient que si l'indépendance du Québec avait lieu, la valeur du dollar serait diminuée de trente et même de cinquante pour cent. Pour comprendre, il aurait fallu savoir comment fonctionne l'économie d'un pays.